

Jean Sullivan, bonheur du vivant

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Impossible de parler de Dieu sans prononcer aussitôt une quantité invraisemblable de sottises. On ne peut rien dire de Dieu, seulement parler en lui, avec lui, semble dire Jean Sullivan.¹ Si cette phrase peut paraître folle ou prétentieuse, on l'entendra mieux sans doute en remplaçant le mot Dieu par le mot amour qui est son exact équivalent. Dieu est amour, et toute l'œuvre de Jean Sullivan n'a d'autre but que de nous expliquer cette phrase si claire et apparemment si mystérieuse. Car si le Christ a pu guérir les fous, les lépreux, les hystériques, les aveugles, les muets et les paralytiques, il y a deux catégories devant lesquelles il échoue : les imbéciles et les doctes. Ceux-là ont en commun leur suffisance. Personne, jamais, ne leur fera entendre une chose aussi simple : que l'amour est source de la plus grande intelligence possible.

La bêtise et l'esprit de système sont deux endurcissements, deux manières d'éprouver sa puissance sur le monde. Personne, jamais, ne lâche de son plein gré la puissance qu'il a, fût-elle imaginaire. Et tant que l'on croit à la toute puissance de l'amour, on ne croit qu'à la puissance et à rien d'autre.

C'est vrai que l'amour est invincible, mais il n'existe que dans l'exacte mesure où il est sans puissance devant ce qui le tue. Alors on n'a plus besoin de croire en Dieu pour croire en Dieu. Alors on n'a plus besoin de prouver Dieu. D'ailleurs une existence, fût-elle celle de Dieu, ne se prouve

pas. Elle s'accueille ou se rejette. Prouver est un désir de savant, de policier ou d'assassin. Accueillir est un désir d'enfant ou d'amoureux.

Nous avons besoin de croire à l'éternité de ceux qui nous aiment pour grandir et un jour comprendre, sans en être détruit, que cette éternité-là est mensongère et qu'il nous faut désormais aimer sans rien attendre de l'amour hors de la joie présente qu'il donne et de la surprise gratuite avec laquelle il se confond. La merveille, c'est d'exister. Jean Sullivan écrit pour agrandir la vie et avec elle la capacité d'être réjoui par l'apparition du vivant, de chaque vivant.

Une respiration

L'amour vrai ne se soucie ni des mots ni des pierres ni des couleurs ni des notes. L'amour vrai ne sait que se taire et patienter comme lorsqu'on est arrivé en avance à un rendez-vous. Ce que les hommes appellent l'histoire se passe dans l'obscurité du Samedi saint. L'art, le désir amoureux, le travail, c'est pour atteindre le Dimanche de Pâques, une manière de passer le temps en parlant de la pluie et du beau temps, du diable et du bon Dieu.

Certains pensent que derrière la beauté du monde, après la traversée de la vie sur l'océan profond du temps, il n'y a rien. Ils ont pour eux la raison et les apparences. Jean Sullivan pense, lui, qu'il y a plus que tout.

A la différence de ces théologiens qui parlent en garçons avec cette mâle impatience déclarée d'aller vers le général, l'abstrait, le certain, le métaphysique, Jean Sullivan ne cherche pas le construit, le solide. Il file comme une truite qui dialogue avec le vent et l'eau. Il rit, il éclabousse. Il n'aime pas trop ceux qui savent. Il leur préfère ceux qui aiment. Il ne déteste rien tant que l'esprit de système, dans lequel il détecte toujours une volonté de puissance.

Écoutons-le : C'est ce parler en vous, non issu de vous seul, par-dessous les idéologies, par-dessous toutes les sédimentations culturelles, qui est à réinventer. Il est poème, c'est-à-dire engagé, mais pas à la manière des discours de l'audio-visuel. Il n'explique ni ne démontre. Il porte en lui sa preuve comme l'air qu'on respire, le pain et le vin, un corps près du vôtre, lié aux rythmes fondamentaux de la respiration, de la naissance et de la mort, de la rencontre et du départ.

Ce langage serait-il autre chose que la douce langue native que l'âme se parle à elle-même ? Ses livres, comme la vie, c'est du discontinu. Aussi Jean Sullivan n'écrit pas à proprement parler des livres : il trace un chemin, le sien, parmi ceux de ses frères, et nous explique comment, sans polémiquer contre elles, il a pris congé de ces deux sœurs siamoises, dames fort respectables au demeurant, que sont la philosophie et la théologie. Il ouvre des fenêtres et laisse entrer la grâce et la lumière.

La grâce du premier venu

Il nous dit ceci : ceux qui font métier de nous parler de Dieu ont souvent moins de grâce que la première alouette surprise dans son jaillissement bleu. Les livres de théologie ne sont pas vraiment indispensables puisque, sur l'amour, ils ne nous apprennent rien de plus que le premier venu.

De cette «révélation du premier venu» qui peut être un homme, une fourmi, une tulipe ou un nuage, découlent pour lui deux certitudes : pas d'accès direct à Dieu et à ses joueurs de flûte. On est obligé, pour avoir des nouvelles du Christ, de faire attention à ce qui vient, à ce qui est là, à ce qui se passe ici et maintenant. On peut fort bien, par temps clair, entrevoir Dieu sur le visage du premier venu. C'est aussi simple que cela. Et personne ne nous a jamais dit que ce n'était pas déchirant.

N'écoutez pas la vie, dit l'Écclésiaste, elle passe comme le reste, sa beauté est trompeuse. Au vieux roi désenchanté, amer et sage, perdu dans sa Bible et dans son palais, Jean Sullivan répond : qu'est-ce que c'est que cette folie que de vouloir le ciel sans passer par la terre incertaine et si belle ? Oui la vie est un trésor inépuisable, à condition de savoir le dépenser entièrement et de ne l'assurer contre rien. Et ceux qui croient avoir, il leur sera ôté jusqu'à cette illusion de possession.

La foi, ce n'est pas compliqué, nous dit Jean Sullivan, ça n'a rien à voir avec la certitude et le doute. C'est une simple affaire de confiance. Et ce qu'on appelle Dieu, est-il autre chose en chacun de nous que cette simplicité dormante commune à tous, bien en deçà de nos bavardages du genre : je crois, je ne crois pas ; j'aime, je n'aime pas. Trêve de chipotage. Tiens, Georges Haldas aurait pu écrire cette phrase. Qu'il l'ait ou non écrite, le vent l'écrit pour tous sur le sable mouvant. Encore ceci, il n'y a qu'à glaner : *Ne donne pas ton cœur aux fantômes.*

Les fantômes, ce ne sont pas les morts, ce sont les vivants quand ils se laissent emmaillotés par les bandelettes de leurs ambitions et de leurs soucis, quand ils servent des maîtres plus puissants qu'eux comme l'argent, le sexe ou le ressentiment. Car vouloir plaire, c'est mettre sa vie dans la dépendance de ceux à qui on veut plaire, et de cette part en eux, démoniaque,

qui veut sans cesse être comblée : ceux qui recueillent les faveurs de la foule sont des esclaves qui servent des millions de maîtres. Ce qui intéresse Jean Sullivan, c'est la joie, c'est l'enfance continuée, c'est le Christ. Ce qu'il appelle la joie est de même envergure que la vie, quelque chose de brillant comme une larme sur un visage. C'est le petit nom de l'amour, son nom secret.

Le feu aux cœurs

Mais la colère habite aussi les écrits de Sullivan qui sait que le Christ est venu apporter la guerre et allumer un feu qui ne s'éteindra jamais. *La famille*, écrit Sullivan, *saisit l'individu et ne le laisse jamais seul à l'image de la société qui l'immerge. Son projet fondamental : récupérer, enfermer dans le ghetto, intégrer. Or pour qu'un homme vivifie la société et l'empêche de se scléroser, il importe qu'il devienne joyeusement lui-même... Jésus n'a pas béni la famille comme telle. Sa tâche est d'inviter à renaître de l'Esprit. Ce furent les Eglises qui, un jour, se mirent au service de l'espèce, accrurent leur puissance par le nombre des baptisés tout en aidant les pouvoirs à recruter des soldats qui furent bénis avec leurs fusils, les canons et les bombes. A certaines époques sans doute contribuèrent-elles à maintenir la cellule familiale, mais la tension ne fut pas maintenue entre la famille et la fraternité spirituelle...*

La foi devint naturelle. Peu de paroles du Nazaréen à sa mère sont rapportées. Aucune qui soit de tendresse. La parole du Golgotha est elle-même austère : «Femme, voici ton fils». La logomachie sentimentale qui s'est tant développée le long des siècles n'a guère de support dans l'Evangile. Telle est l'attitude du Christ vis-à-vis des liens familiaux. Passagers, provisoires, ils doivent céder la place à

d'autres que la mort ne peut délier. Jésus ne se préoccupe pas des liens du sang. La pointe de son enseignement est tournée vers ailleurs. Si nous avons réussi à tout confondre, les pharisiens, eux, comprirent vite ; eux qu'on dit de cœur endurci avaient l'esprit bien éveillé : nous avons une loi et selon cette loi il doit mourir (comme la famille eut voulu l'abriter de la mort. Jamais il ne serait monté sur la colline). C'est l'ordre spirituel des choses. Le frère livrera son frère. Heureux serez-vous quand on vous persécutera...

Quand vous voyez des chrétiens tranquilles tenir par la pression sociale ou la force politique, de grandes tribus prospérer, c'est que la confusion s'est installée ; ce n'est plus l'Evangile qui est annoncé, mais une sagesse teintée de religiosité.

Alors l'Evangile est-il contre la famille, contre la société ? contre le couple, contre la perpétuation de l'espèce ? Serait-il même contre l'Eglise qui est une autre famille, une autre société ? La Bonne Nouvelle est terrible et le Christ est bien venu porter le fer et la guerre dans nos âmes, quand même est-ce d'une fausse paix et d'un faux repos qu'il dit être venu nous tirer.

G. J.

Pour en savoir plus

Jean Sullivan, *Itinéraire spirituel*, Gallimard, Paris 2000

Jean Lavoué, *Jean Sullivan, je vous écris*, Desclée de Brouwer, Paris 2000.

¹ Il y a vingt ans, en 1980, Jean Sullivan décédait. A cette occasion l'Association des amis de Jean Sullivan (20 rue Labrouste, 75015 Paris) a organisé diverses manifestations pour mieux faire connaître son œuvre. Site internet : <http://perso.club-internet.fr/jsullivan>.